

"Ce qu'il nous faut ce sont des coeurs ardents, prêts à toutes les luttes, des volontés de fer, capables de tous les vœux."

F.-A. Vuillermet

La Survivance des Jeunes

Vol. 6

EDMONTON, ALBERTA, CANADA — NOVEMBRE, 1940

Numéro 5

Honneur à nos jeunes méritants

LA SURVIVANCE DES JEUNES

ce 22 novembre 1940

Bien cher petit,

Hier soir, j'ai rêvé que tu venais à moi, dans la nuit. "Vous êtes bien chanceux, me disais-tu d'avoir grandi au vieux Québec. Vous vous sentiez là-bas chez vous. Ici, je ne sais pas, mais j'ai toujours l'air un peu étranger. Quand je vais au magasin ou au cinéma, même à l'école; quand j'écoute à la radio, quand j'écoute sur la rue, c'est bien rare que j'entende du français. Je dois me faire deux têtes: une pour maman et le bon Dieu (je ne saurais leur parler autrement), et une autre tête pour le reste."

Tes yeux rougissaient; vite je te consolai: "Mon petit, tu as peut-être deux têtes; peut-être celle bourrée d'anglais est-elle plus remplie. Tu n'as qu'un coeur, et j'entends sa chanson lorsqu'il bat tout près du mien, et cette chanson est française, et elle berce mon âme dans ses peines et ses solitudes... C'est la vieille chanson du terroir, celle des grands ancêtres, celle de mon enfance, celle qui ne s'apprend pas et ne s'oublie pas, parce qu'elle se donne par le sang et l'âme d'une mère."

Et en m'essuyant les yeux au réveil, je vis que j'avais pleuré à ta grande pitié et à ton grand amour.

Gérard Le Moyne

Photogra-
phie de

M.

Gérard

Le Moyne

lorsque

tous ses

8000

Petits amis

auront

payé leur

abonnement.

LA SURVIVANCE DES JEUNES
10010-109e Rue — Edmonton, Alta



Légende de chez nous

LA TETE QUI ROULE

TRAVERSER le Saint-Laurent en hiver, entre Québec et Lévis, était une entreprise risquée au temps des canotiers d'autrefois, et bien des voyageurs l'ont appris à leurs dépens. Mais le cas de Pierre Soulard s'entoure de circonstances telles qu'on en parle encore des deux côtés de la "traverse."

On se servait de grands canots solides, ou de chalands à quille plate, au fond desquels les voyageurs s'entassaient craintivement. Par les gros temps il y avait toujours du danger. Le capitaine se tenait à l'arrière, alerte dans sa chemise rouge, ses vêtements d'étoffe et ses bottes sauvages bien huilées, gouvernant de l'aviron à travers les glaçons. Ceux-ci sont plus traitres qu'ils n'en ont l'air, avec leurs façons de se mêler, de se frapper ensemble et de basculer, et surtout, de "faire charriot" tous ensemble dans un sens ou dans l'autre, car alors ils constituent une force irrésistible. Vous croyez que le charriot est parti pour la mer, et vlan, il revient des batitures de Beauport et vous écrase sur les caps.

Pierre Soulard portait peut-être trop bien son nom; en tout cas, il était "risqueux" et amusard. Un jour d'hiver où le froid piquait sec, le canot paré, les hommes à bord, prêts à partir, Pierre s'attarda à l'estaminet, et quand il en sortit la marée avait tourné.

— Trop tard, dirent les hommes, mécontents.

— Bah! fit Pierre, me prenez-vous pour un enfant? Embarquez! Embarquez! Nageons, nos gens!

Ils n'étaient partis de Québec que depuis vingt minutes, lorsque le charriot revint brusquement. Le canot fut renversé, les passagers noyés, et Pierre en revint seul avec un de ses hommes. La glace n'aime pas qu'on la défie.

Deux ans plus tard, Pierre se trouva dans les mêmes circonstances, et malgré ces vies perdues naguère au dam de sa conscience, il partit encore une fois à contre-marée. Le charriot le rejoignit au milieu du fleuve, il fut jeté à l'eau, et un glaçon aiguilé comme un rasoir l'attrapa au cou et lui fit sauter la tête, qui roula et bondit longuement, laissant une trace rouge jusqu'à l'endroit où elle disparut dans les eaux noires.

Aussi, encore aujourd'hui, les navigateurs qui passent "entre les deux églises" de Beauport et de Saint-Joseph par un temps de brume ou de neige, voient souvent émerger sur les eaux une sorte d'épave argentée sur laquelle roule et saute une "chose" inquiétante et de forme vague, qu'ils n'osent ou ne peuvent approcher beaucoup. C'est la tête

Compositions primées au Concours de français

LE BON JOURNAL

par Mlle Yvonne Raboud

Couvent Notre-Dame, Morinville

"Beaucoup cherchent dans les journaux les nouvelles, les renseignements, et ils y trouvent leurs opinions et leurs préjugés."

"Pardon, Messieurs, serais-je trop intrigante de vous demander ce que vous cherchez dans ces journaux, ces magazines? Quoi, vous dites que ce sont les nouvelles, seulement cela? Mais ces nouvelles, vous les entendez à la radio et si vous voulez des détails, d'autres journaux vous en fourniront. Mais ces journaux-là, vous dites, ne racontent pas les choses de la même manière."

Voilà ce que répond chaque individu saturé des opinions publiques et de préjugés. Il les croit simples nouvelles parce qu'il rumine lui-même ces nouvelles avec la même salive de faux raisonnements qu'emploient les auteurs en les publiant. Eh bien, puisque les journaux ne fournissent que les nouvelles pourquoi la presse est-elle censurée en certains pays? La mentalité et les moeurs d'un peuple sont le résultat de la circulation des journaux dans chaque foyer. En Allemagne le gouvernement en fait usage pour propager, pour inculquer, marteler dans toutes les cervelles la doctrine naziste. Dans notre pays où nous jouissons d'une pleine liberté chacun a le droit de présenter au public ses avis et ses vues sur les situations actuelles. Malheureusement, cette liberté est souvent employée au détriment de la vérité et de la charité.

Peut-on trouver un journal qui soit absolument impartial, qui ne favorise aucun parti, aucune doctrine? Non, les journaux déclarent leurs opinions soit ouvertement, soit furtivement, et dans ce dernier cas la réalité se fait jour au travers du manteau trompeur. Les journaux sont bons, ou bien ils ne le sont pas. Il n'y a qu'une vérité et elle se trouve dans la morale du Christ; elle seule suffit. Il n'y aura pas de paix dans les foyers, dans la société, ni entre nations avant que ces enseignements, la charité et la pratique universellement, justice, ne soient adoptés et mis. Cette vérité, nos journaux ca-

tholiques n'ont pas honte de l'enseigner pas plus qu'ils n'ont peur d'attaquer les faussetés qui soulèvent ou corrompent la société. De l'autre côté, les journaux prétendus impartiaux offrent au public, sous un voile d'innocence, des préjugés qui détournent les esprits vacillants. Les écrivains savent très bien ce qu'est l'opinion de la majorité et ils en profitent pour l'affermir. Ces journaux ne doivent être lus qu'en partie, avec un jugement tranché, capable de discerner le vrai et le reste doit être rejeté. Mais combien est petit le nombre de gens impassibles qui osent se fier à leurs jugements et rester imperméables aux idées si captivantes du public.

Lorsque l'armée des sans-Dieu de Moscou poussait les communistes espagnols à massacrer les catholiques de leur pays, quelle était l'attitude des gens au Canada? A quel degré l'indignation était-elle rendue à la vue d'un spectacle si horrible? Personne ne se lamentait, cela paraissait bien logique. Pourquoi est-ce que le Canada entier se soulève contre le Nazisme? Est-ce que la brutalité Allemande est plus révoltante que celle des sanguinaires de la Russie? Non, mais les journaux ont fait la guerre à celle-là, tandis qu'ils ont excusé, applaudi même l'armée rouge de l'Espagne. Et voilà comment on trouve les nouvelles dans les journaux!

Les gens sans caractère, sans convictions, se font les esclaves de l'opinion publique lancée comme un flot envahisseur sur la société; ils se repaissent des immoralités de tous genres, ce qui fait que le monde s'en va à la débâcle.

Où donc est le remède à ces maux? Dans la vérité, dans cette doctrine du Christ qui enseigne l'amour et non pas la haine, la justice et non pas l'égoïsme. Tout cela se trouve dans les journaux catholiques. Ils vous paraissent peut-être moins intéressants, et il faut que vous luttiez, mais souvenez-vous alors qu'à "combattre sans obstacles l'on triomphe sans gloire."

LA PATRIE

par Mlle Alice Ethier
Ecole de Falher

Un jour, en revenant de l'école, Emile déclare à son père: "Le maître nous a dit aujourd'hui, à la leçon de français,

de Pierre, qui pensait être plus habile que la glace. Et ceux qui l'ont vue meurent dans l'année.

que nous devons aimer notre patrie si nous sommes de véritables chrétiens. Moi, je n'y avais jamais pensé, mais maintenant je voudrais bien l'aimer ma patrie. Mais, dis-donc, papa, qu'est-ce que ma patrie? Je ne la connais pas, moi: je ne l'ai jamais vue." Le papa ne dit mot.

Le lendemain c'était congé.

La Survivance
DES JEUNES

Journal des petits Canadiens français de l'Ouest

Abonnement: 25 sous par année

Publié par l'Imprimerie "La Survivance"
10010-109e Rue, Edmonton

Fondé en mai 1934

Directeur et rédacteur: M. Gérard LeMoine

Mon Courrier

Ottawa, Ont.
Cher Monsieur Le Moine,
Vous avez eu une excellente idée de nous envoyer un échantillon de votre journal le "Petit Jour". Nous l'avons reçu avec joie et nous l'avons trouvé très intéressant.
Il ne pouvait pas mieux tomber qu'entre les mains des "Évangélines" section juvénile de la St-Jean Baptiste dont le but est d'encourager les oeuvres se rapportant à notre langue et à notre foi.
Comme preuve de notre admiration et de notre faible encouragement vous trouverez ci-inclus trois abonnements à votre journal qui sera un lien d'affection, d'intérêt, de patriotisme entre nos Cousins de l'Ouest et les petites Ontariennes de la paroisse St-Charles d'Ottawa.

LA PATRIE

(suite de la page 1)

Le soleil brillait sur la colline. Après la déjeuner, le papa dit à Emile: "Viens avec moi, Emile, je veux faire une promenade, aujourd'hui." Emile est fier comme un prince, car il aime toujours à accompagner son père dans ses courses.
Ils partent donc, tous les deux; le père marche d'un pas long mais assez lent, Emile trotte à son côté. Arrivé, sous la grande croix à l'entrée du cimetière, le papa déclare qu'ils ne vont pas plus loin. Ils prient quelques instants sur la tombe du frère d'Emile.
Se relevant, le père explique à Emile, le passé glorieux. Il lui fait connaître l'histoire, il lui parle longuement sur les braves ancêtres et leurs souffrances; il lui montre comment ils ont lutté pour conserver à leurs descendants, dont Emile en est un, ce beau pays, le Canada. Il lui fait comprendre que l'Eglise, qui est composée de Notre Saint Père le Pape, les évêques et les prêtres, est notre mère, que nous devons l'aimer, l'aimer beaucoup et la défendre au besoin. Intéressé, Emile écoute; son père continue: "Cette terre, sur laquelle nous vivons, nous nourrit. Nous lui jetons un grain de blé et elle nous en remet cinquante. Les routes, sur lesquelles nous voyageons, nous sont bien utiles! Sans elles, nous aurions tant de difficultés! Après un instant de silence, le bon papa reprend: "Vois-tu, mon petit Emile, tout ce dont je viens de te parler, et aussi, notre famille, ta bonne maman, ton papa, toi-même Emile, tout cela, c'est ça ta patrie. Comprends-tu maintenant?" Emile assure à son père qu'il comprend. Il lui promet de l'aimer toujours sa patrie, maintenant qu'il la connaît. Et puis le père explique à son enfant: "Il y a encore une autre patrie, la patrie vers laquelle, nos actes doivent tous tendre. Cette grande patrie, mon enfant, c'est le ciel. Tâche d'agir de manière à ce que tu entres un jour dans cette belle patrie".
Le soir, dans son lit, Emile se rappelle les paroles de son père: il demande à Dieu de l'emmener dans la grande patrie quand il donnera son dernier soupir.

Nous avons hâte de vous lire et croyez à notre affection.
"Les Evangélines"
de l'école Samuel Genest.
* * *
Fort Frances, Ont.
Cher Monsieur LeMoine,
C'est la première fois que je vous écris. J'aime bien votre petit journal. Ma soeur le reçoit et je le lis. Je le trouve bien intéressant. J'aime à lire les lettres qu'il contient ainsi que les histoires tout en apprenant à lire et à écrire notre langue française.
Espérant lire encore longtemps la Survivance, laissez-moi vous souhaiter le meilleur succès pour l'avenir.
Une petite amie de la Survivance,
Murielle Dubé.
* * *
Hospice Notre-Dame, l'Assomption.
Cher Monsieur LeMoine,
Depuis assez longtemps déjà notre orphelinat est abonné à votre journal. Mes compagnes et moi sommes heureuses de vous lire tous les mois. C'est vous dire n'est-ce pas que votre oeuvre nous est très sympathique. Avec cette lettre vous recevrez mes deux concours, que j'ai faits dans l'intention de vous encourager et j'espère qu'il vous donneront satisfaction.
Une de vos nombreuses abonnées.
Aline Neveu.
* * *
Mattes, Sask.
Cher Monsieur LeMoine,
Je viens avec encouragement répondre à votre lettre. Dès vendredi notre maîtresse a commencé à faire une caisse scolaire et nous trouvons cela de notre goût.
J'ai fait le concours d'arithmétique en espérant d'être gagnante. Je termine en vous souhaitant bonne chance.
De votre dévouée
Thérèse Fortier.
* * *
Salem Mass.
Cher Monsieur LeMoine,
C'est la première fois que j'ai le plaisir de vous écrire.
Je vous félicite pour votre beau petit journal, je le trouve très intéressant. J'aime beaucoup les concours de toutes sortes, mais je préfère celui d'arithmétique.
Je vous envoie les solutions de celui du mois passé.
Je souhaite bien d'être une gagnante. Dans cet espoir je me dis,
Votre petite amie
Gloria Leger.
* * *
Salem, Mass.
Cher Monsieur LeMoine,
Je suis très heureuse de prendre part au concours d'arithmétique pour le mois dernier. Ceci vous prouve que tout ce que vous faites pour encourager les jeunes m'intéresse vivement.
J'aime de plus en plus votre beau petit journal surtout depuis qu'il y a de belles petites chansons.
D'une petite amie.
Lorraine Normand.

En lisant les pages de mon histoire

PIERRE BOUCHER

Au commencement de 1635, un jeune Français le 13 ans arrivait à Québec en compagnie de son père; il se nommait Pierre Boucher.
Formé à l'école du sacrifice et du devoir, il ne tarda pas à comprendre que sur cette terre de la Nouvelle-France il devait être défricheur, apôtre et soldat.
Afin de se mettre en état de faire plus de bien, il alla passer quatre ans chez les Hurons d'en haut, pour apprendre leur langue, puis il revint ensuite à Québec où il servit d'interprète.
En ce temps-là, vous le savez, tout le monde était soldat. Il le fallait bien. Aussi on voit Pierre Boucher guerroyer contre les Iroquois, sur la rivière Richelieu, en 1643; sur le lac Saint-Pierre, en 1645. En 1646, il se distingue par sa bravoure au fort Bécancour.
En 1667, Pierre Boucher renonça à toutes les charges honorifiques pour se faire défricheur, sur sa seigneurie de Boucherville. Il fut aussi, mes petits amis d'Yamachiche, remarquez cela, il fut aussi le premier seigneur d'Yamachiche, mais ne put s'occuper de cette seigneurie.
Et puis, je vous le disais il y a un instant, Pierre Boucher fut un apôtre. Savez-vous qu'on ne peut être bon chrétien sans être apôtre?
Le vif désir d'être utile à ses compatriotes lui fit accepter une mission délicate auprès le Louis XIV, en 1661. Cette démarche il la fit avec bonheur, dans l'intérêt de son pays, et il fut reçu par le monarque qui fixait le regard de toute l'Europe. Entre nous, mes petits amis, nous pouvons bien nous dire que si le grand roi fut bon en accueillant favorablement l'humble député de la pauvre petite nation canadienne, il n'en est pas moins vrai que nous fûmes représentés à la cour cette fois-là par un Canadien qui nous faisait honneur.
Et cet homme que Louis XIV avait anobli, cet homme qui avait été gouverneur, qui avait été l'un des plus vaillants soldats de la colonie, cet homme-là, dans sa seigneurie le Boucherville, était président de la Congrégation de la Sainte Vierge.
Mais, pour bien connaître le chrétien en Pierre Boucher il faut lire ses Adieux. Voulez-vous que je vous en dise quelques passages?
"Je vous parle à tous, mes chers enfants. Voulez-vous que Dieu vous bénisse? Tenez-vous en paix les uns les autres et que l'intérêt ne soit pas capable de vous désunir.... Souvenez-vous encore que le meilleur moyen d'entretenir la paix, c'est de con-

qui est fidèle, qui garde, qui chasse, qui conduit les moutons? — Moi!
LA PUCE. — Qui est-ce qui aiguillonne les hommes, ces êtres mous? — Moi!
* * *
—De quoi est-il mort?
—Ma foi, je n'en sais... les médecins eux-mêmes l'ignorent!
—Ca ne m'étonne pas, il était si cachottier!
* * *
—A chaque fois que vous respirez, un homme meurt, annonce sentencieusement le statisticien.
Alors Jean: — Je suis vraiment navré, mais je ne puis tout de même pas m'empêcher de respirer.
* * *
AU LUXEMBOURG
Une dame promène, au bout d'une laisse, une levrette en paléto. Un gamin s'approche de l'animal et le lutine.
—Veux-tu bien ne pas tourmenter mon chien, polisillon! s'écrie la dame.
— Mais, Madame, répond le gamin, je ne le tourmente pas, je lui demande l'adresse de son tailleur.
* * *
— Tenez, Marie-Anne, il y a tellement de poussières sur les meubles que je viens d'écrire votre nom.
— C'est tout de même que l'instruction!
* * *
Un monsieur chauve pérorait:
— J'ai l'orgueil d'affirmer que je me suis fait moi-même.
— Alors, quelqu'un de murmurer:
— Dans ce cas, pourquoi a-t-il oublié les cheveux?
* * *
SPECIALITE
— Je voudrais, disait à Piron un auteur médiocre, je voudrais travailler à un ouvrage où personne n'eût encore travaillé et ne travaillât jamais.
—Travaillez à votre éloge! lui dit Piron.

server la crainte de Dieu. Ayez confiance en sa bonté et Il vous donnera ce qui vous est nécessaire. Faites du bien à tout le monde pour l'amour le Lui, ne faites pas de mal à personne autant que que vous le pouvez. Faites réflexion qu'il y a bien des personnes qui se fatiguent jour et nuit pour amasser du bien pour les gens qui se moqueront d'eux après leur mort. Il faut faire ce que l'on peut pour en amasser, ne négliger aucune occasion; mais que ce soit toujours sans préjudice de notre conscience et de notre honneur. Plutôt vivre pauvre, plutôt mourir, que de rien faire contre l'ordre de Dieu. Si vous vivez dans sa crainte, il aura soin de vous.
"Fuyez toutes sortes de débauches et faites en sorte que vos enfants ne le soient pas. Souvenez-vous de cette parole du Sauveur: "Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme." La vie est courte, mais l'éternité ne finit jamais. Lisez le plus que vous pouvez de bons livres, et quand vous en trouverez qui vous donnent de bonnes instructions pour l'état où Dieu vous a mis, ne vous contentez pas de le lire une fois, mais tâchez de les posséder.
"Adieu donc, mes pauvres enfants, pour un peu de temps, parce que j'espère que nous nous reverrons dans le paradis, pour louer Dieu pendant toute l'éternité, sans jamais être séparés. C'est là où nous nous entretenons coeur à coeur."
Il fut un temps, mes petits amis, où dans la famille de Boucherville les adieux du Grand-Père Boucher étaient lus en entier, tous les ans, en famille et à genoux.
Ces paroles si belles du patriarche elles devraient être conservées dans toutes nos familles canadiennes et lues annuellement, au commencement de l'année.
Le saint vieillard mourut à Boucherville, à l'âge de 95 ans.
Abbé J.-G. GELINAS

Une catastrophe

(suite de page 3)

rien, mais Georges, l'aîné, en philo:
— Eh bien, dit-il, qu'allons-nous faire?
— Qu'allons-nous faire? répète le père, ébahi.
— Oui, qu'allons-nous faire?
— Je ne sais pas: demande à ta mère.
La mère est accablée: elle ne peut pleurer, tellement elle est saisie. Le téléphone sonne.
— Je vais répondre, dit la bonne revenant à elle-même.
Elle rentre, le sourire aux lèvres. Quel contraste comique entre cette jeune fille riante, victorieuse, et le geste des personnes, abattues, stupéfaites! D'une voix claire elle leur annonce:
M. de Tournevoix avertit Madame qu'il doit renoncer à dîner aujourd'hui chez elle.
Et sur les physionomies radieuses on peut lire cette maxime de l'immortel Shakespeare:
"Tout est bien qui finit bien."
Jean-Baptiste BOULANGER
Edmonton, Canada, 13 mai 1936.
Note. — L'auteur a un peu retouché sa narration depuis le 13 mai: il n'a cependant rien changé au plan original et les quelques passages qui ont été remaniés sont les passages de description.
* Je n'ai pas osé accoupler les tomates et les concombres avec les oranges et les pommes. S'ils sont fruits et non pas légumes, nous les mangeons comme légumes.

AVIS

Regardez la bande bleue où se trouve votre adresse: La date inscrite est la date où votre abonnement prend fin.

LA CROIX DU CANADA

(suite de la page 4)

engravé en grosse lettre de forme, où il y avait, VIVE LE ROY DE FRANCE. Et icelle croix plantâmes sur la dite pointe devant eux, lesquels la regardaient faire et planter. Et après qu'elle fut élevée en l'air, nous mimes tous à genoux, les mains jointes, en adorant icelle devant eux, et leur fîmes signe, regardant et leur montrant le ciel, que par icelle était notre rédemption, de quoi ils firent plusieurs admirations, en tournant et regardant icelle croix.

Nous étant retournés en nos navires, vint le capitaine, vêtu d'une vieille peau d'ours noir, dedans une barque avec trois de ses fils et son frère, lesquels ne approchèrent si près du bord comme avaient coutume, et nous fit une grande harangue, nous montrant la dite croix et faisant signe de la croix avec deux doigts; et puis nous montrait la terre tout à l'entour de nous comme s'il eut voulu dire que toute la terre était à lui et que nous ne devions pas planter la dite croix sans son congé. Et après qu'il eut fini sa dite harangue nous lui montrâmes une hache, feignant de lui bailler pour sa peau. A quoi il entendit, et peu à peu, s'approcha du bord de notre navire, pensant avoir la dite hache. Et l'un de nos gens, étant dans notre bateau, mit la main sur sa dite barque, et incontinent il en entra deux ou trois dans leur barque, et les fit-on entrer dans notre navire, de quoi furent bien étonnés. Et eux étant entrés, furent assurés par le capitaine qu'ils n'auront nul mal en en leur montrant grand signe d'amour; et les fit-on boire et manger et faire grande chère. Et puis leur montrâmes par signe que la dite croix avait été plantée pour faire marque et balise, pour entrer dans le hable; et que nous y retournerions bientôt et leur apporterions des ferremens et autres choses; et que nous voulions amener deux de ses fils avec nous et puis les rapporte-

LA LEGENDE DU ROCHER PERCE

(suite de la page 4)

— Dans la Nouvelle-France, dit Blanche, où l'honneur et le devoir lui commandent de rester.

Une pensée diabolique traversa à ce moment, l'esprit de ce monstre, et comme sa captive refusait de l'écouter ou de l'accueillir auprès d'elle, il commanda à l'équipage de faire voile pour Québec, afin de torturer son innocente victime par la vue de l'endroit où son coeur l'appelait, sans jamais lui permettre d'y descendre, ne fût-ce qu'un seul instant.

Blanche fut enfermée dans une étroite cabine où on la garda sous la plus étroite surveillance.

Un jour, cependant, on lui permit de monter sur le pont, ce fut pour apercevoir la terre, une terre couverte de vastes forêts et de la plus luxuriante végétation.

— Voici la Nouvelle-France, lui fut-il dit, avec un méchant sourire.

La Nouvelle-France! ce pays qu'elle voulait faire le sien par adoption, où l'attendait l'élude de ses rêves et de son coeur! Et pourquoi son cruel ravisseur l'y amenait-il? L'affreuse vérité se fit jour dans son esprit et sa douleur fut si grande que sa raison s'effondra devant l'épreuve terrible qui l'attendait encore. S'échappant des mains qui la retenaient, elle se précipita dans la mer.

Ce fut en vain qu'on chercha à la sauver; les vagues miséricordieuses la déroberent à ses ravisseurs et gardèrent à jamais l'infortunée Blanche de Beaumont.

Un voile sombre était aussi tombé sur l'équipage et le vaisseau avec la disparition de la jeune fille. Les matelots superstitieux disaient qu'ils avaient perdu leur bonne fée et d'étranges pressentiments agitaient tous les esprits. Le capitaine lui-même regrettait sa malheureuse victime et n'ouvrait plus les lèvres que pour faire entendre les plus sinistres imprécations.

Le jour qui suivit la mort de Blanche de Beaumont, le vaisseau, poussé par un vent très fort, arriva près du Rocher de Percé.

Tout l'équipage demeura stupéfait à la vue de cette masse immense de rochers, et le capitaine, mû par quelque puissance secrète, commanda d'en approcher d'aussi près qu'on le pourrait faire sans danger.

Tous les yeux étaient portés sur cet étrange phénomène, quand, soudain, ils virent paraître sur le point culminant du rocher, tout vêtu de blanc, le spectre de Blanche de Beaumont, leur captive et leur victime.

Les mains levées au-dessus de sa tête comme dans une malédiction suprême, l'apparition semblait si terrible qu'un cri de frayeur s'échappa de toutes les poitrines. Bientôt, le spectre abaissa ses mains dans la direction du vaisseau et à ce moment, tous ceux qui étaient à bord et le vaisseau lui-même furent changés en une masse compacte de rochers.

Ce rocher étrange conserva toujours la forme d'un vaisseau à toutes voiles, situé à l'entrée de la rivière, près du Cap des Rosiers et fut connu sous le nom du Vaisseau-Fantôme ou du Vaisseau naufragé.

Petit à petit, sous l'assaut constant des vagues, le rocher se désagrégea; morceau par morceau, il s'effritait, mais il en reste encore assez cependant aujourd'hui pour marquer l'endroit où se trouva le Vaisseau-Fantôme et pour rappeler sa légende.

Telle, elle m'a été racontée au déclin d'un beau jour d'août, alors que, au loin, sur la mer, pleurait le vent du large...

rions au dit hable. Et accoutrâmes ses dits deux fils de deux chemises, et en livrées, et de bonnets rouges, et à chacun sa chaînette de laton au cou. De quoi se contentèrent fort, et baillèrent leurs vieux hail-lons à ceux qui retournaient. Et puis donnâmes aux trois que renvoyâmes, à chacun son hachot et deux couteaux, de quoi menèrent grande joie. Et eux étant retournés à la terre, dirent les nouvelles aux autres. Environ midi d'iceluy jour, retournèrent six barques à bord, où il y avait à chacune cinq ou six hommes, lesquels venaient pour dire adieu aux deux que avions re-tins; et leur apportèrent du poisson. Et nous firent signe qu'ils ne

abattraient la dite croix, en nous faisant plusieurs harangues que n'entendions.

* * *

POUR MIEUX COMPRENDRE

ACCOUTRER — habiller
ADMIRATION (faire) — témoigner de l'admiration
BAILLER — donner
BALISE — perche servant d'indication aux navigateurs
CONGE — permission
CROISILLON — traverse d'une croix
ENGRAVER — graver sur
ENTENDRE — comprendre
EUX — les Sauvages
FERREMEN — outil de fer
FORME (lettre de) — caractère gothique
HABLE — havre
HACHOT — hachette
ICELLE -- cette, celle-là

EN GASPESIE

(suite de la page 4)

de haut en bas et de bas en haut dans une crevasse, escalader un «morne», respirer l'air, l'eau et le soleil, vivre quelques heures à vif, loin du morne artifice des sociétés; voilà les vitamines de foi et de triomphe physique. Les monts demandent des grimpeurs, les sources étincelantes nous rafraichissent les épaules et le gorge; l'homme asservit le paysage à sa taille et à son besoin; il croit à sa force, à sa vie, à la bonté de sa vie et de la terre, en la Providence.

Et pour celui qui vécut sa jeunesse dans l'exil de sa langue et de la conquête ancestrale, chaque syllabe française proclame une revanche. Les beaux noms populaires de Ruisseau à Rebours, d'Anse pleureuse, d'Echouerie ou de Malbaie se murmurent dans le coeur. Le langage chante, à l'accent savoureux.

Il fait bon de voir un drapeau tricolore flotter sur un bureau de poste, pour venger le facile et ingrat cynisme de ceux qui ne comprennent et n'aimèrent jamais la France glorieuse ou malheureuse. Les paroles étrangères sonnent faux: elles sont autant de blessures.

Elles furent nombreuses, «Arc-en-ciel» transformé en triste «Rainbow» au pays du «beau ciel bleu», des chaudes gammes de couleurs. «English-Speaken»: comble de sottise, d'ignorance et de bassesse. «Record Book» au Belvédère. Et le gardien s'indigne en vain: «by order» du gouvernement provincial.

Le même gouvernement annonce naïvement: «Come and visit picturesque French Canada»...

Il y a cinq siècles, «me racontait l'ange la pitié qui était au royaume de France», dit Jeanne la Pucelle.

Jean-Baptiste BOULANGER
(Médaille de Richelieu)

ICELUY — ce, celui-là
INCONTINENT — aussitôt
LATON — laiton
RETINS — retenus
Le pronom sujet (ils, nous) est souvent omis; de même pas dans ne pas.

Une Catastrophe

Comme gage de la sympathie qui doit faire battre du même pouls les coeurs des Français et des ancêtres des Français en ce Nouveau Monde, je dédie à mon frère d'outre-océan, JACQUES DUPRE, cette petite narration, mon premier succès dans un concours.

Plan

Nous attendons quelqu'un à dîner.... Tout était préparé.... Table magnifique. (La décrire). La salle à manger est vide.... Notre gros chien Médor.... Tentation.... Il tire sur la nappe. Catastrophe! On accourt.... (spectacle). Terminez à votre gré.

* * *

Note

Les Canadiens français appellent déjeuner ce que les Français nomment petit déjeuner, dîner le déjeuner, et souper le dîner.

— Quand donc va-t-il arriver? Midi est passé depuis longtemps....
A-t-il téléphoné?

— Non, madame, réplique la bonne. M. de Tournevoix n'a pas averti. A mon avis, il doit être occupé pour le moment et ne tardera pas à venir.

— Tant mieux. En attendant, allez voir si Mademoiselle est prête pour le dîner. Moi, j'irai compléter ma toilette.

Et Mme Thévoix monte à sa chambre, tandis que la bonne gagne celle de Mlle Angéline. La salle à manger est déserte. Seul être donnant indice de vie, la grande pendule, par sa forme antique, rend la solitude imposante. Le reste de la maison est un véritable enfer, si la principale caractéristique de l'enfer est le fracas.

Au dehors. Médor court après Minette, la favorite d'Angéline. Elle connaît la maison de fond en com-

ble, cette petite chatte qui accompagne partout sa maîtresse du grenier à la cave. Et elle sait profiter de ses connaissances: à peine se voit-elle en danger qu'elle franchit d'un seul bond le seuil de la porte, laissée ouverte pour aérer la salle. Médor la suit et, dans le temps de le dire, il est entré.

Lui, le gros Médor, n'est pas aussi perspicace et intelligent que la vive et fine Minette. Elle s'est blottie dans un recoin et il a beau renifler et ouvrir les yeux autant qu'il le peut, il ne l'aperçoit pas. Le bon sens qu'il a lui dicte de remettre sa vengeance à plus tard et de s'en aller. Il se dirige vers la porte, lorsque, tout à coup, il sent quelque chose qui charme son odorat et qui doit, par conséquent, régaler son goûter. C'est là où s'arrête la philosophie de Médor, mais c'est déjà beaucoup.... pour un chien, bien entendu.

Quand on sent quelque chose, l'on est instinctivement porté à regarder dans la direction d'où vient la senteur. Et c'est ce que Médor fait. Il voit une table chargée de mets dignes de Vatel et que n'aurait pas dédaignés Lucullus. Médor, sans être un bachelier en gastronomie, ne peut résister à la tentation de manger un si appétissant dîner. Et de plus, on avait oublié de lui donner son déjeuner, tellement l'excitation était générale. Ses yeux pétillent, sa langue pend, sa respiration devient haletante, ses oreilles se dressent, il approche tranquillement de la table.

Il jette un dernier regard — un regard d'adieu — sur le gâteau monumental, tout orné d'arabesques, qui trône au milieu de ses feudataires. S'il savait lire, il verrait écrit dessus: 57, et conclurait naturellement que l'on célèbre l'anniversaire d'un homme, non d'une femme.... En effet, c'est le 29 juillet 1878 qu'est né à Péripoustan Joseph Jean-Paul de Tournevoix. Mais revenons à notre sujet: le gâteau a comme acolytes de nombreux plats pleins des légumes que prise notre héros: laitue, tomates, céleri, betteraves, petits pois, radis, concombres*. Une purée de pommes de terre fraternise avec eux. Puis vient tout un assortiment d'ailes de canard, de pattes de dinde, de viande de poule et d'oie. Du jambon et du bifteck pour les estomacs qui ne peuvent supporter la volaille. Et que dire des fruits: pêches, bananes, prunes, poires, oranges, pommes, raisin. Malheureusement, le dessert était dans la cuisine. Je ne me pardonnerais pas de ne pas vous le décrire. C'était de la tarte aux citrons recouverte de crème glacée.

Ne mentionnez pas les liqueurs, les chandeliers et leurs chandeliers, les fleurs et leurs vases. Quel saint ne commettrait un péché de gourmandise devant un tel étalage de victuailles enchérissant les unes sur les autres? Et Médor n'est pas un saint.

Il pose ses pattes sur la table, mais ne peut atteindre le manger. Il se décide alors à tirer la nappe, et "tout s'écroule comme un château de cartes," car c'était vraiment un château de gastronomie, le dîner qu'il vient d'anéantir. Médor s'aperçoit de sa bêtise et se sauve dans sa niche. Minette, épouvantée par le bruit, s'enfuit.

C'est la bonne, suivie de la cuisinière, qui arrive la première. Elles voient d'un coup d'oeil tout le manger étendu sur le tapis neuf, toute la vaisselle dispendieuse, les vases en porcelaine, les chandeliers, les chandeliers brisés en morceaux dispersés partout. L'on aperçoit ci et là de grandes taches faites par les liqueurs répandues par terre. Enfin, c'est une catastrophe!

Angéline, en robe de chambre, rejoint ses frères. Mme Trévoux s'est presque cassé le cou en dégringolant l'escalier. Le jardinier et M. Trévoux accourent en toute hâte du jardin. Toute la maisonnée est rassemblée. Tous sont pétrifiés un instant.

— Mon dîner! sanglotte la cuisinière.

— Quel gâchis! exclame la bonne.

— Mes fleurs! crie le jardinier.

— Ca va en coûter, de l'argent, réplé-chit le père.

André et Angéline ne disent rien,

(Suite à la page 2)

.. En Gaspésie

Il y a partout des choses qu'il faut voir: la State Building à New-York, les Invalides à Paris, Jasper et Banff en Alberta, au Québec la Gaspésie.

La Gaspésie n'est qu'une «extrémité» — telle est d'ailleurs sa traduction du mic-mac. Il y a une foule de choses belles et merveilleuses au Québec. Nous ne sommes pas habitués chez nous à ce luxe de la nature, à son abondante facilité. Elle travaille dur et grand: une plaine d'infini ou de géantes Rocheuses. Elle se ratatine avec la vieillesse des pays, s'enjolive. Et c'est pourquoi le Québec paraît si charmant. Le 28 août au matin, mon meilleur ami m'emmenait dans l'auto de son papa vers la Gaspésie. Nous en parlions depuis notre première rencontre, depuis un an.

Ce fut un voyage de rire, de santé, de jeunesse, d'enchantement. A chaque image s'éveillait en moi le souvenir endormi de mon pays natal (car il y a plus d'un pays dans la «Confédération»); je goûtais la sève qui avait fortifié mon âme et mon corps. J'ai découvert ma patrie et en elle ma raison de vivre. C'est au grand fleuve que je dois mon baptême national.

C'est lui qui fait l'unité du voyage. Les habitants disent «la mer» pour le Saint-Laurent, et ils ont raison contre les cartes de géographie artificielle, surtout contre «Saint Lawrence River,» comme on nous apprenait à l'école. Cette mer ne s'émeut pas en crêtes romanesques: elle accomplit son travail, à la paysanne. Elle est canadienne-française, et elle ne nous étonne pas plus qu'une soeur dont la calme beauté nous devient familièrement douce.

Le paysage répand autour de nous la chaleur d'un foyer. Nous pourrions nous arrêter à ces larges maisons, qui semblent faites pour l'hospitalité; nous voudrions fouler ces bandes de terre pressées l'une contre l'autre dans une même famille paroissiale, causer avec les petits groupes préoccupés de l'école du rang. Toute cette humanité, toute cette nature, toute cette vie a le rythme de notre coeur.

Elle se prête à notre fantaisie. C'est une nouveauté qui se renouvelle à chaque montée, à chaque virage, éclairant une fugitive forêt, la voilant pour découvrir la mer, une colline, ou le prochain village.

Nous voici à Percé. La mer n'a plus d'horizon limité, mais elle reste aimante; elle appelle toujours avec bonté. Nous la regretterons au retour, car elle est élargissement et libération de la terre. Bientôt nous sentirons-nous opprimés, enserrés lorsqu'elle nous aura manqué. La fuite salutaire dont elle ose nous leurrer est une condition du bonheur humain.

L'on doit être heureux à Percé, malgré les visages malmenés des pêcheurs, les tacites souffrances des pauvres. L'on y travaille avec une lenteur méthodique — j'ai rencontré la patience à ma première pêche à la morue, sans morue. Le travail ainsi pratiqué repose par lui-même, et le sommeil est un superflu.

Le climat est celui de la confiance. La mer ne menace pas les habitations, elle ne fait que continuer ce petit coin appuyé sur des montagnes, elle crève l'étroitesse des contours. Le Rocher forme une première jetée d'un pont de rêve, une promesse de révélations.

L'âme croit à la pureté, elle croit en elle-même, avec la candide sûreté des goélands, et elle voudrait voler. C'est aussi joie du corps. Se baigner à l'eau glaciale, se faufiler

(suite à la page 3)



XI^e Année

Numéro 7

La Légende du Rocher Percé

par Jean-Baptiste Boulanger

“Au temps où le drapeau fleurdelisé flottait haut et fier sur les bastions de Québec, un jeune officier français appartenant à la fine fleur de la noblesse, et dont le régiment était stationné à Versailles, fut appelé à quitter son pays et les plaisirs de la cour pour aller combattre dans la Nouvelle-France, les ennemis de la colonie naissante, les féroces Iroquois.

Le vaillant chevalier n'avait pas un instant à perdre, car ordre lui était donné de s'embarquer sur le vaisseau qui devait, dans quelques jours à peine, faire voile de Saint-Malo pour le Canada.

Le devoir et l'honneur lui commandaient de partir et pour leur obéir, il devait fermer l'oreille à une voix tout aussi impérieuse et pressante, celle de l'amour. Et cet amour n'était pas prodigué en vain. Le chevalier Raymond de Nérac était aimé comme il aimait, et en avait reçu le tendre gage des lèvres d'une jeune fille de naissance égale à la sienne, aussi vertueuse que belle, aussi digne de mériter les hommages qu'elle était susceptible de les inspirer.

L'espoir d'un retour prochain animait l'âme du chevalier de Nérac et rendit moins déchirants, les derniers baisers. Cependant, les années se succédaient aux années et de Nérac n'était pas rappelé.

Un matin de juin, Blanche de Beaumont, accompagnée de son oncle qui avait reçu du roi la permission de faire la traite des pelleteries, partit pour aller rejoindre le fiancé qui l'attendait avec tant de courage depuis si longtemps. Sa petite main agita sans trembler son mouchoir blanc jusqu'à ce que le navire qui la portait eût disparu à la vue de tous.

Une partie de la traversée s'effectua dans les plus heureuses conditions, et déjà l'on espérait voir bientôt les côtes de la Nouvelle-France, quand, tout à coup, surgit à l'horizon, un vaisseau d'allure singulière que l'on reconnut pour être un des vaisseaux-pirates qui sillonnaient alors les mers.

L'attaque du côté de l'ennemi se fit si prompte, et le vaisseau-pirate fondit avec tant de vitesse sur le gallion français que celui-ci n'eut guère le temps de se préparer à la lutte.

Les Français se battirent en désespérés et le combat devint terrible tant par l'opiniâtreté des assaillants que par la valeur de leurs adversaires.

Deux coups de canon avaient fait tomber les deux grands mâts du vaisseau français et rendaient toute manoeuvre presque impossible.

Bientôt l'abordage se fit et les grappins furent jetés au milieu d'un feu bien nourri de canon, de mousqueterie et de grenades. Les corsaires allèrent les premiers à l'assaut, le pistolet au poing et le coutelas entre les dents. D'abord les Français eurent quelque avantage, et par trois fois repoussèrent les ennemis et les forcèrent de quitter leur pont et leur gaillard.

Les pirates allaient se retirer pour la dernière fois, quand le capitaine du corsaire donna ordre à ses officiers d'aller fermer les écoutilles et les ponts afin d'empêcher ses gens d'y chercher refuge et de les contraindre à se battre jusqu'à ce qu'ils soient victorieux ou qu'ils meurent...

Une rage féroce s'empara alors de l'équipage qui se rua avec une furie sans nom contre les malheureux Français. Ceux-ci, abandonnant tout espoir, ne se battaient plus que pour l'honneur du drapeau, aimant mieux encore succomber dans la lutte que de rester vivants entre les mains de leurs farouches ennemis.

Au milieu de ce tumulte sanglant, Blanche, comme un ange secourable, allait des blessés aux mourants, prodiguant à tous des soins intelligents et parlant à ceux qui allaient quitter la terre des récompenses éternelles qui attendaient ceux qui combattent noblement pour Dieu et la patrie. Ses pieds glissaient dans le sang, comme elle allait ainsi dans son oeuvre de charité et de dévouement, et devant cette scène pleine d'horreur elle sentait parfois son coeur défaillir... Elle eut la triste et suprême consolation de recevoir le dernier soupir de son oncle, blessé mortellement à la poitrine, et de lui rendre les derniers devoirs. C'en était trop; la jeune fille s'affaissa parmi les morts et les mourants, privée de sentiment.

Le vaisseau français désemparé, ras comme un ponton et hors d'état de résister plus longtemps, dut enfin se rendre.

Blanche de Beaumont fut considérée comme une trop belle part de butin pour être mise à mort et le capitaine du vaisseau-pirate la réclama comme sa part.

Le désespoir de la jeune fille, lorsqu'elle eut repris ses sens, fut indescriptible, mais ni ses pleurs, ni ses supplications ne purent attendrir son ravisseur.

Il la voulait pour sa femme, répondait-il à toutes ses prières.

— Je ne suis pas libre, cria Blanche de Beaumont. Je suis fiancée, ajouta-t-elle fièrement, à Raymond de Nérac, chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, capitaine au régiment de France, et je n'aurai jamais d'autre époux que lui.

— Où donc ce beau chevalier demeure-t-il? demanda sarcastiquement le capitaine des pirates.

(suite à la page 3)

Tes droits

Il y a soixante-treize ans que la langue française est officielle au Canada. Il y a cinq ans qu'on l'imprime sur quelques billets de banque. Il y a soixante-treize ans qu'elle est absente des pièces de one cent et de five cents.

Il y a soixante-treize ans que la langue française est officielle au Canada; et il y a treize ans qu'elle paraît sur les timbres-poste. En 1935 sortaient des timbres commémoratifs avec ces légendes: Princess Elizabeth; Duke of York; Prince of Wales. En 1939, deux autres timbres étalaient: H. M. George VI, H. M. Queen Elizabeth; Princess Elizabeth, Princess Margaret Rose.

Tout le monde au pays et à l'étranger les connaît; mais le Canada doit passer, au pays et à l'étranger, pour un pays anglais. Et il y a soixante-treize ans qu'il est franco-anglais.

Du 12 au 21 août, avait lieu l'inscription nationale. Des milliers ne purent s'inscrire en français — même à Montréal, dans la deuxième ville française du monde. Pourquoi? TOUTES les formules étaient écrites EN ANGLAIS, alors qu'UNE PARTIE portaient, DE L'AUTRE COTE, une TRADUCTION FRANÇAISE. Et il y a soixante-treize ans que la langue française est officielle au Canada.

Comprends-tu maintenant? Il y a sept ans que nous réclamons du français à la radio. Il y a sept ans qu'on nous le refuse.

Tu as droit à ta langue, comme les petits Anglais à la leur. Mais on s'en fiche, et l'on continue de s'en fiche, parce que cela dure depuis soixante-treize ans, et que les Canadiens français sont trop lâches pour se plaindre.

Tu as tous les droits, sauf celui de t'en servir.

Tu gardes l'usage libre de ta langue; mais tu ne l'entends pas à la radio. Tu en oublies un peu tous les jours; à la longue, tu n'en as plus besoin, car tu comprends mieux l'anglais.

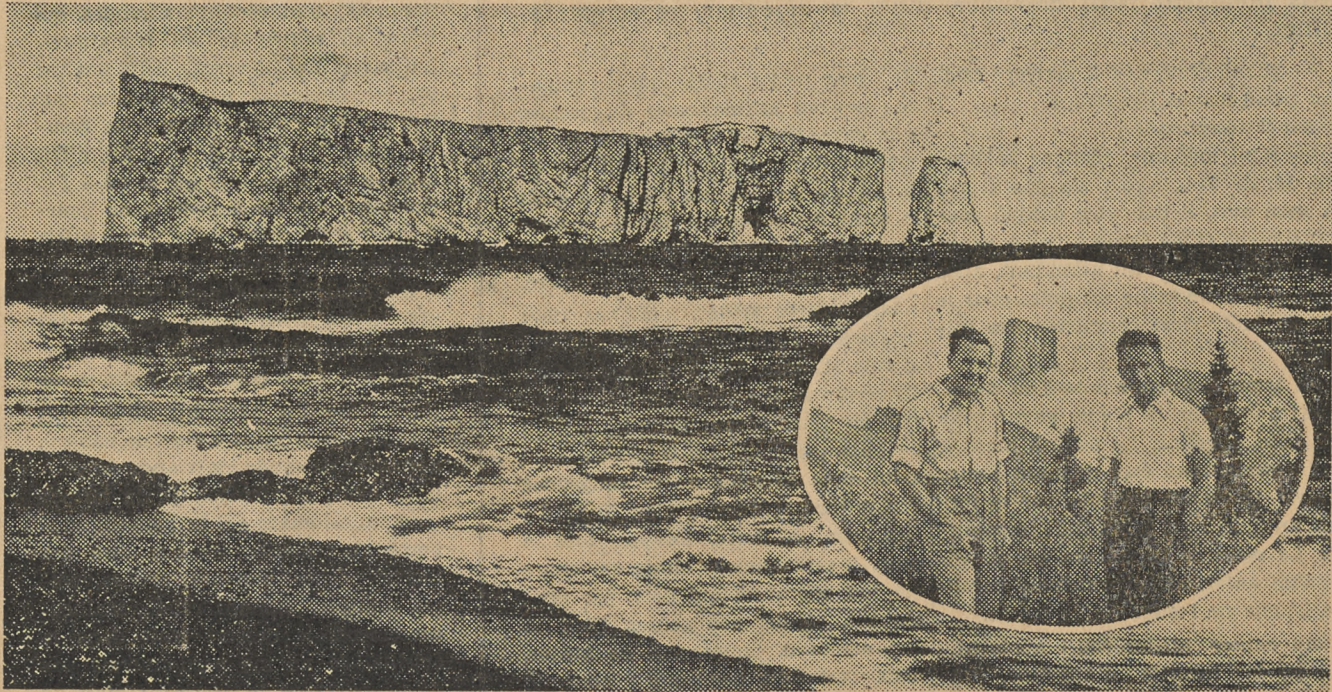
J.-B. B.

21-IX-1940

La Croix du Canada

Le 24 juillet 1534, JACQUES CARTIER fondait ta patrie à l'ombre d'une croix catholique et française. C'est à Gaspé, écrit-il dans le récit de sa découverte, que

Le XXIII^e jour du dit mois, nous fîmes faire une croix de trente pieds de haut, qui fut faite devant plusieurs d'eux sur la pointe de l'entrée du dit hable, sous le croisillon de laquelle mîmes un écusson en bosse à trois fleurs de lys, et dessus un écriteau en bois, (suite à la page 3)



L'auteur et son confrère, M. Roger Pager, devant le roc de Percé.